

XYZ. La revue de la nouvelle

Bison certifié

Nicolas Tremblay



Number 95, Fall 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2857ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay, N. (2008). Bison certifié. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (95), 51–62.

Bison certifié

Nicolas Tremblay

UN LUNDI soir de juin 2006, devant caméra et microphone, David Gentile, reporter à la Société Radio-Canada, a annoncé que la Boîte de Rôti, sise à Montréal, vendait de la viande de bœuf ou de wapiti alors qu'on indiquait sur l'emballage qu'il s'agissait de bison, gibier plus onéreux et plus succulent que ses vulgaires congénères. Pour démasquer le boucher falsificateur, le reporter a obtenu les services d'une biochimiste, Jessica Kowalsky, qui a identifié le profilage génétique de quelques échantillons de viande. L'ADN de bœuf et de wapiti démentait l'origine du produit certifiée noir sur blanc sur l'étiquette collée sur la pellicule de plastique transparente : bison authentique, lisait-on. Ensuite, Gentile expliquait d'une voix monocorde, un brin ennuyé, que des parties de bœuf et de wapiti — on ne sait trop lesquelles puisque le reportage restait muet sur cette information — ont la même couleur brunâtre foncée que la viande de bison : ce qui rend ainsi possible la substitution malhonnête de l'un par l'autre, a-t-il laissé entendre en répétant sur ce point d'exégèse bovine les dires d'un mouchard, ex-employé de la Boîte de Rôti, qui, en plus d'éventer ce secret, surenchérisait sur le fait que la duperie était connue de tous les employés de la place. Il se trafiquait donc quelque chose de bien criminel et corrompu dans cette boucherie montréalaise... Pour justifier les dépenses d'une telle mobilisation journalistique — car les payeurs de taxes sont intraitables sur ce sujet, surtout quand il s'agit de la chaîne publique —, Gentile concluait son reportage en formulant l'hypothèse d'une conspiration corporatiste à l'échelle nationale (entendre canadienne-française). En effet, une autre anomalie du même acabit a été mise au jour par le journaliste ; cette fois-ci, la boucherie incriminée, aussi montréalaise, était Le Dépeceur. Son patron, moins discret que le précédent qui, lui, avait refusé tout entretien avec le reporter, rejetait la faute sur un nouvel employé en prétendant avec assurance que ce dernier aurait commis une banale erreur d'étiquetage.

Les jours suivant la télédiffusion du reportage, l'affaire s'effaçait dans un silence de cimetière. Un jeune militaire israélien enlevé par un groupuscule extrémiste du Hamas, le gouvernement canadien conservateur équipant à neuf son armée d'air, de mer et de terre, le Cirque du Soleil célébrant les Beatles dans leur nouveau spectacle à Las Vegas étouffèrent rapidement l'histoire de faux gibier de Gentile en attirant sur eux comme le miel les mouches toute l'attention médiatique. Pourtant, le soir du 6 juin, Bernard Derome avait démontré par un froncement de sourcils bien perceptible un intérêt pour ce scandale dans le commerce local de la viande (mais, dûmes-nous comprendre plus tard, ce geste exprimait plutôt un encouragement paternaliste à l'endroit de l'apprenti journaliste d'enquête...). Il reste que, même si son pétard s'avéra mouillé, Gentile, en critiquant l'inefficacité du ministère de l'Alimentation dans son reportage, suscita l'ire d'une partie de la fonction publique. L'affront venait aussi de la biochimiste Kowalsky de l'Université de Trent. Filmée dans son sarrau blanc derrière ses éprouvettes, la scientifique, encouragée par la lentille de la caméra et par ses résultats qui confirmaient l'inexistence de chair de bison dans la viande analysée, se gaussa de la nullité du gouvernement provincial en matière de génétique tant animale qu'humaine. Le reporter tenait là un prétexte en or pour affirmer son courage politique : « Québec, disait-il en désignant par métonymie trop généralisante l'Assemblée nationale et ses ministères, ne pourrait traquer les bouchers malhonnêtes puisqu'elle (c'est-à-dire la province) ne dispose pas de l'équipement nécessaire pour assurer une telle supervision. » Après quoi un esprit le moins inventif pouvait s'imaginer une pauvre Gestapo de l'alimentation réduite à goûter bêtement les échantillons de viande pour déterminer leur nature réelle : bœuf ou wapiti ou bison ?

Le reportage terminé, un fait mineur et insignifiant parvenait néanmoins à instiller un doute tenace chez le consommateur, ce sous-homme si souvent berné par le vil commerçant. Il était effectivement désarmant pour lui d'apprendre encore une fois que sa crédulité légendaire et bon enfant ne profitait d'aucune façon de la protection du père étatique. Constat difficile, douloureux mais aussi épisodique dans l'histoire québécoise, vite refoulé collective-

ment par la recherche d'un ersatz gouvernemental comme l'Office de sécurisation de l'acheteur qui nous permet, une fois notre lamentation émise, de continuer à manger bison tranquille quand on mange bœuf en réalité. Mais cette histoire d'étiquette trompeuse soulève plus que ce simple caractère un tantinet infantile du peuple québécois; elle questionne les méthodes journalistiques, voire l'éthique de la profession. Pour cela, il faut toutefois interpréter d'une tout autre manière le reportage de Gentile, interroger sa forme plutôt que son contenu. Ce qui met d'abord la puce à l'oreille, c'est la volonté de prendre en défaut tout un corps de profession, les bouchers, plutôt que de blâmer le seul fautif, puis d'extrapoler en remontant, en guise de climax, jusqu'à l'État. Cet emballement a quelque chose d'un peu mécanique et plaqué, comme si Gentile devait justifier à tout prix à Derome et aux téléspectateurs l'intérêt national de sa mission de reconnaissance bovine. Il y a d'ailleurs, dans cette mise à distance de la vulgarité de l'anecdote ou du fait divers, un style très Radio-Canada. De plus, une bonne enquête — qu'elle soit journalistique ou policière — repose toujours sur des preuves irréfutables : aujourd'hui, le profilage génétique, qui a valeur de vérité absolue, concrétise le moindre soupçon sur la provenance d'un objet organique. Kowalsky, la biochimiste, a donc donné à Gentile l'argument divin nécessaire à la poursuite de sa quête de la justice et de la transparence. D'un certain point de vue, ce reportage respecte donc la bonne démarche journalistique mais, du même coup, c'est cette méthode très conventionnelle et apprise qui, lorsqu'elle est appliquée sans discernement dans l'illustration télévisuelle de la vérité en information, confère à l'exercice du métier un côté par trop scolaire. D'où, justement, l'attitude paternaliste de Derome qui, du haut de sa chaire, dissimulait mal son ennui mortel pour cette histoire de viande présentée dans une sauce défraîchie dont il connaît jusqu'à l'écoëurement la recette.

Dix jours après le 6 juin, l'affaire refit néanmoins surface, de façon inusitée. Pour suivre cette manière de feuilleton, il fallait cependant remplir deux conditions minimales : accepter l'improbable et tromper ses fidélités d'écoute télévisuelle. On se souvient tous que le reporter Carl Letarte, blondin à l'allure de surfer, a fait ses

premières armes à la digne Société Radio-Canada avant de passer à TVA, chaîne populaire qui se marie mieux à son élocution trop relâchée pour la chaîne nationale où le bien-parler fait loi. Le 16 juin, sur la chaîne spécialisée en information de son nouvel employeur, le transfuge annonçait la découverte d'un cadavre dans le stationnement souterrain d'un chic condominium du centre-ville. De toute évidence plus à l'aise dans ce style populiste peu dédaigneux de la médiocrité, du sensationnalisme et de l'impolitesse la plus élémentaire, Letarte s'était posté, microphone en main, devant un pendu encore ballottant, tandis que des policiers et des ambulanciers s'agitaient tout autour dans l'éclairage rouge et bleu de leurs gyrophares. Simple coïncidence heureuse ou mise en scène, Letarte, patate chaude en bouche, identifiait phonétiquement à l'anglaise le cadavre aérien : d-é-v-i-d-t-j-e-n-n-e-t-i-l-l, au moment même où on le décrochait de sa potence (un *t* formé de gros tuyaux de canalisation) et que son visage sortait un bref instant de la pénombre. Dans le coin supérieur droit de l'écran, derrière une boucle frisée du reporter en action, on reconnaissait la tête au crâne lisse du mort, malgré les signes très apparents d'une asphyxie qui l'avaient passablement défiguré : yeux exorbités et gorgés de sang, langue gonflée et pendante, visage bleuâtre strié de veines distendant la peau jusqu'au point de rupture. En réalité, il s'agissait de d-a-v-i-d-g-e-n-n-e-t-i-l-l-é, quand on a bien sûr l'oreille façonnée par Derome. Letarte le confirma en montrant à l'écran le badge de journaliste à l'effigie de la SRC du pendu, tout en extrapolant sur les raisons de ce suicide qui rappelait celui du digne Jean Poirot, animateur de Télé-Métropole Enquête, mort dans des circonstances un brin bizarres, mi-mafieuses, mi-surnaturelles. (Sur ce — comme il est d'usage sur la chaîne d'informations ininterrompues mais incomplètes de TVA —, une pause publicitaire suivit et créa, par le fait même, une interruption... Conscient du paradoxe et tout à la fois soucieux de garder captif son téléspectateur à la zapette volage, Letarte avait adopté, en prononçant sa dernière phrase, une intonation montante suggérant à même sa voix un suspens, une narration en marche. Quand une femme de maison effaça alors Letarte de l'écran comme un insecte nuisible et chassa la saleté du plancher de

sa cuisine, de sa cuvette, de son bain, de sa douche, de sa céramique, de sa maison, de sa banlieue, à l'aide d'un produit miraculeux, tandis que défilaient sous elle des informations météorologiques, on aurait pu observer une ressemblance entre la comédienne et la biochimiste Kowalsky. Trente secondes plus tard, après qu'une voiture de luxe eut roulé dans un décor irréel, dont la carrosserie rutilait à vous éblouir vos dix rétines, on annonça tout bonnement la rediffusion sur la chaîne normale de TVA — à condition que ce concept s'applique dans le monde télévisuel comme celui de la vérité dans celui, parallèle, de l'homme — d'une entrevue de l'éclaté Michel Jasmin avec une sensuelle journaliste de Télé-Métropole Enquête, Emma Candide, qui, convertie au spiritisme, malgré son esprit cartésien, entre désormais en contact avec l'âme de Jean Poirot, quelque part dans les limbes. On y promet même des images exclusives...) Avant que Letarte ne revienne à l'écran, il fallut attendre que la programmation automatisée de la chaîne termine sa boucle d'une heure, après quoi un robot retourne un sablier et les mêmes nouvelles recommencent, à quelques différences près. Pétrifié devant la télé, on apprenait donc pour au moins la deuxième fois et dans le même ordre que le roi du gazon affronterait le roi de la terre battue sous un ciel menaçant à Wimbledon, que la frénésie du Mondial de foot européenisait le Québec à un point tel que des pures laines égarés dans leur patriotisme se passionnaient pour l'icône des Français, Zidane, qu'ils ne connaissaient ni d'Ève ni d'Adam deux semaines auparavant, que le pilote Villeneuve, indigne rejeton du père mort noblement au boulot, jouait de la guitare entre deux tours de piste, qu'un dix-septième militaire, canadien-anglais celui-là, avait trépassé en Afghanistan dans sa mission de paix devenue ouvertement belliqueuse depuis l'arrivée de Harper et de ses séides à Ottawa, que le soldat devait recevoir son congé dans un mois, le chanceux, que sa femme (en gros plan) pleurait son homme, entourée (fin du gros plan) de ses enfants intrigués comme des petits nègres par la caméra et l'équipe de tournage débarquées hors-cadre dans leur salon propre en banlieue de Toronto, et qu'il faudrait donc que la psycho-théra-motivologue de TVA les encourage à jouer leur peine pour la pellicule parce que

leur papa adoré n'était plus de ce monde, c'est-à-dire le vrai, pas le télévisuel bien qu'il soit télégénique, je vous l'accorde, mais ne confondons rien, et puis, on réapprenait, toujours dans le même ordre mécanique et quasi industriel, que le plateau très branché du Mont-Royal retirerait ses contenants de recyclage de la voie piétonnière pour les remplacer par ses bonnes vieilles poubelles, qu'après tout, il ne fallait pas en faire un plat, disait le responsable de l'arrondissement aux frontières plutôt rectangulaires, puisque rien n'était récupéré à partir de ces contenants symboliques, en réalité des déversoirs immondes où se mêlaient aux rares plastiques et papiers pointes de pizzas, restes de Big Mac, verres à boisson gazéifiée pas tout à fait vides, gommages, excréments de chiens, amalgame inextricable de choses que seul un dépotoir peut effacer de la surface de la terre, rajoute la voix *off* d'un journaliste sur une image de sac vert éventré laissant s'échapper une bouillie infecte sur le béton dur et inaltérable d'un trottoir. La boucle des nouvelles se terminant là, Letarte revenait sur les ondes, en direct, toujours dans les ténèbres du stationnement souterrain où un pendu avait été décroché de sa potence sous des feux stroboscopiques. Après un résumé de la situation (pour ceux qui venaient de se joindre à nous), il expliquait aux nouveaux comme aux anciens téléspectateurs, tout en marchant à reculons et à l'intérieur d'un cadre sautillant et nerveux, que la police s'apprêtait à fouiller le véhicule — une Mazda 326 noire, quatre portières, manufacturée en 2005, une bonne année, lisait-on au bas de l'écran sous la signature du chroniqueur automobile de TVA — du suicidé encore chaud. Le reporter arrêta son déplacement à cet instant, l'image se stabilisa puis dirigea son regard là où pointait l'index du reporter. Un peu raidis et intimidés par la présence de la télévision, dissimulant très mal leur connivence avec le journaliste, deux policiers, sortis de leur inaction par le doigt de Letarte, ouvrirent le coffre de la voiture. Les comédiens d'occasion s'écartèrent ensuite docilement du champ de la caméra. « Mesdames, Messieurs, chuchotait la voix du reporter, que découvrons-nous sur Dévid Djènetill dans ce coffre... une lettre expliquant la raison de son suicide, s'il en est bien un?... approchons-nous encore un peu... nous y voici presque... plus que deux pas avant de

dévoiler une partie de ce mystère, en direct sur les ondes de TVA, la télé au cœur de l'action... une drôle d'odeur me monte au nez, Mesdames et Messieurs, nauséabonde l'odeur, dégoûtante... entendez-vous les bourdonnements de mouches?... voilà, nous y sommes... on dirait qu'il y a quelque chose... mais kossé?... criss!... pardon, mesdames et messieurs, mais y'a du sang partout!... oh là, mais ça veut dire quoi?!... une tête de bison!!!... mesdames et messieurs, y a une TÊTE DE BISON dans le coffre de la voiture de Dévid Djènétill!»

Pour connaître la suite, il fallut attendre une bonne heure tout en revoyant les mêmes manchettes. Retirés comme en plein coït, on nous stoppa donc sèchement l'extase de Letarte sur cette géniale découverte qui réactualisait l'histoire de la fausse identification de viande de bison. De toute évidence, le journaliste transfuge détenait là un gros poisson, son premier depuis son départ de la prestigieuse mais moins lucrative chaîne nationale. On peut deviner, téléviseur éteint, que TVA capitalisa sur l'image de la tête décapitée de bison sanguinolente bonne pour ses cotes d'écoute, qu'elle le diffusa et rediffusa en boucle jusqu'à l'épuisement, que la presse écrite s'en empara comme des rapaces et que, l'aurore venue, les *morning men* en parlèrent en répétant le peu qu'on en disait la veille tout en lisant sur les ondes les spéculations oiseuses des quotidiens sur l'affaire. En tout cas, le lendemain soir venu, Jean-Luc Mongrain, le roi de TQS, dama le pion à ses concurrents en obtenant une interview exclusive avec le mouchard de la Boîte de Rôti, sorti comme d'une boîte à surprise. Excité et agité, Mongrain nous expliqua dans son préambule qu'encore une fois il était excédé par la faiblesse du genre humain. À cet accablement dont il prenait bien garde de préciser la cause exacte suivit l'expression d'une incompréhension qui se résignait, transformée progressivement en une juste colère. Son théâtre émotif bien orchestré, Mongrain s'adressa alors à l'homme devant lui apparaissant de dos à l'écran, l'air un peu statufié: « Nous ne vous nommerons pas puisque vous souhaitez préserver votre anonymat, Monsieur. Racontez-nous votre première rencontre avec David Gentile, reporter à Radio-Canada.

— Un soir, il m'a abordé dans la rue lorsque je sortais de la Boîte de Rôti à la fin d'un chiffre. Il portait un chapeau et des verres fumés. Les lunettes de soleil, c'était suspect puisqu'il faisait presque noir. Il prétendait travailler pour le gouvernement pis soupçonner mon patron de fraude fiscale.

— C'est alors qu'il vous a donné l'argent qui achèterait votre silence et la fausse viande de bison à mettre dans les comptoirs.

— Non, pas cette fois-là, à notre deuxième rencontre seulement.

— Quand avez-vous appris le subterfuge ?

— Ben, seulement hier, parce que j'regarde pas Radio-Canada, que mon patron n'a rien dit à la suite du reportage. Il a fallu que je reconnaisse le pendu ce matin dans les journaux pour comprendre que Gentile travaillait pas pour le gouvernement et que son histoire était une fabrication.

À ce moment de la conversation, la marmite de l'animateur sautait déjà. L'interviewé disparut de l'image puisque la caméra, sensible aux humeurs de Mongrain, avait pivoté son œil de quelques degrés pour saisir le haut de son corps dans son intégralité mais sectionné à sa taille par une table ronde usée à l'endroit précis où il s'accoude, c'est-à-dire tout près d'une tasse de café fumante et de feuilles empilées dans un désordre calculé. L'animateur s'avança dans l'écran de notre téléviseur en abaissant son tronc de quelques degrés dans un parfait synchronisme avec le zoom grossissant de la caméra. Sa présence occupait maintenant tout l'écran comme si le nombre d'atomes qui la composaient avait décuplé d'un coup. Rendu gigantesque par les pixels fourmillants qui l'animaient de notre côté de l'univers, Mongrain, dans sa proverbiale intensité, discourut sur les risques journalistiques de la recherche à tout prix de l'événement. Gentile, qui fournissait un exemple patent de cette course effrénée et délirante pour la grosse nouvelle bien grasse, avait craqué, Mesdames et Messieurs, il n'y avait pas à redire, là, c'était évident que cette histoire honteuse de tricherie pour l'écran était un symptôme de la compétition que se livraient les chaînes généralistes, et qu'à bien y voir, Mesdames et Messieurs, chères téléspectatrices et chers téléspectateurs, plus rien aujourd'hui dans ce

monde n'était fiable puisque même le reporter, dans sa fonction, pouvait vous mentir, tricher sans scrupules, et pervertir la réalité, pourquoi ça ? chères téléspectatrices et chers téléspectateurs, par pur individualisme et intérêt basement professionnel, certainement, aujourd'hui, la tentation du vedettariat guette même l'honnête reporter, devions-nous nous méfier, Mesdames et Messieurs... Avant de passer à une pause publicitaire, Mongrain remercia le mouchard réduit à l'état de fantôme dans notre téléviseur et lui souhaita bonne chance. Accompagné du thème musical de l'émission, l'animateur manifesta son exaspération en secouant sa tête de gauche à droite tout en rapprochant de ses lèvres sa tasse de café tandis que le zoom de la caméra le rapetissait jusqu'à ce que l'image témoigne de l'existence lilliputienne de ses jambes dans notre écran.

Par la suite, les choses s'emmêlèrent de telle façon qu'il devint fort compliqué d'imaginer une conclusion cohérente à cette histoire de viande de bison. Bien sûr, les rêveurs pouvaient toujours se rabattre sur des chaînes que la vérité laissait indifférente. Le Canal Z, par exemple, intégra à sa programmation, peu de temps après le premier reportage de Letarte, un film de petite envergure, *Les mutants*, racontant l'histoire futuriste de deux jeunes et fougueux journalistes, l'un play-boy, l'autre chauve et disgracieux, travaillant pour des chaînes en compétition, respectivement TVC et SRA, à Montréal, dans les années 2050. Amis d'enfance, copains d'études, Karl Letorve, le beau, et Daniel Gouin, le laid, se disputent la conquête de Lise Label, jeune et pulpeuse biochimiste à l'emploi du ministère de la Surveillance génétique. Gouin, qui parvient à la séduire le premier, emménage avec Label dans un chic condominium du centre-ville à la fin de ses études universitaires. Au retour de sa première journée de travail à la SRA, il surprend Letorve avec celle qui est devenue depuis sa femme dans une position compromettante sur leur lit de reproduction aseptisé (le résumé du guide de la programmation de *La Presse* reste vague dans sa description de la posture sexuelle mais, selon les informations plus exhaustives du décodeur de significations de mon système de câblodistribution, informations confirmées d'ailleurs par une brève recherche sur Google, le couple adultérin s'ébat en levrette). Une ellipse de cinq

ans sépare la scène où Gouin se fait cocufier de la scène suivante alors que celui-ci raconte sur les ondes de la SRA au bulletin de vingt-deux heures une histoire d'épidémie bovine. Renouant contact avec Label dont il est maintenant séparé, Gouin utilise son expertise scientifique pour mettre au jour le canular de la pandémie dont le gène mutant attaquerait bientôt l'homme. Le jour où le journaliste de la chaîne nationale découvre qu'il s'agit d'une conspiration du G8 ayant comme objectif de produire une famine planétaire, Letorve, mandaté par la Gendarmerie royale, concocte un traquenard qui permet aux autorités policières fédérales secrètes d'arrêter Gouin incognito. Letorve simule ensuite un suicide en filmant une effigie de son ancien ami pendu dans son garage et diffuse en boucle cette image sur la chaîne de nouvelles continues de TVC. Maintenu captif pendant deux mois, torturé épisodiquement par un bourreau cyborg, Gouin est relâché une fois son esprit devenu bien gâteux à cause de quelques séances d'électrochocs. Letorve le reconnaît deux ans plus tard alors qu'il réalise un reportage sur la situation des sans-abri de la métropole québécoise. Rongé par les remords, il ramène Gouin amnésique dans son appartement et téléphone à Label. Après une longue rééducation et quelques manipulations génétiques qui régénèrent les cellules mortes de son cerveau, Gouin, remis sur pied, prépare sa revanche et pardonne à Letorve d'avoir copulé avec son ex-femme, mais ignore à ce moment qu'il a été à l'origine de sa séquestration. Intermédiaire médiatique de Gouin, Letorve raconte sur les ondes de TVC la conspiration du G8, preuves à l'appui. Enlevés par la GRC après plusieurs scènes de poursuites endiablées, Gouin et Letorve se feront inoculer un gène bovin qui les transformera en bisons. Ils finiront dans un pâturage, élevés sur la ferme expérimentale de Label, convertie de force au monde rural par le ministère de la Sécurité publique. À la fin, avant que ne défile le générique, dans un beuglement d'une rare musicalité animale, Letorve avoue à Gouin sa deuxième trahison. Ce dernier l'encorne à mort. Désillusionné, il saute la clôture de son enclos et s'enfuit, l'arrière-train baignant dans le feu de l'astre solaire.

Bien qu'il y ait toujours dans la fiction une part de vérité subtile, rien ne vaut des faits tangibles et concrets pour satisfaire le besoin

de vraisemblance du téléspectateur. À cet égard, la SRC offre, bien sûr, une meilleure garantie de fidélité à la chose filmée que le canal Z où le réel est puérilement masqué. D'ailleurs, la SRC n'allait pas laisser TVA ni TQS remettre en cause bien longtemps sa crédibilité sans préparer une riposte sérieuse. Au retour de ses vacances d'été en septembre, Alexandre Dumas, ce crédible reporter senior de Radio-Canada à la voix grave et caverneuse qui, par sa seule présence, donne à la couverture des faits divers une véritable dignité journalistique, rétablit donc la mémoire de Gentile avec un coup des plus fumants. Sobre, son reportage — qui n'était constitué que par deux images d'archives montrant une banquette de métro vide puis la couverture d'un document boudiné assez volumineux et sans titre — racontait, dans un français irréprochable, un récit surprenant qui fascina et contenta Derome, lui aussi de retour au bercail, et paraissant plus bronzé qu'en juin — à condition de ne pas modifier les couleurs de son écran de télévision pour que tienne la comparaison. Oublié par un fonctionnaire négligent dans le métro puis remis par un quidam à Dumas, le mystérieux document provenait des bureaux du ministère provincial de l'Information. Ce ministère secret, nous rappelait Dumas sur un ton professoral, mis sur pied par le PQ dès sa première entrée au pouvoir en 1976, opérait donc toujours puisque le rapport encore incomplet, datant de juin 2006, contenait des informations fort récentes. Le document qu'il avait en sa possession mais qu'il ne montrait pas à l'écran sinon sous forme de simulacre, sous-titré : *Surveillance du nationalisme de la SRC à des fins de préservation culturelle, Tome IV*, contenait un chapitre sur chaque reporter de la chaîne publique dont un sur lui-même, dit-il un brin amusé, et un sur Gentile où l'histoire de bison prenait une place fort importante de même que celle de son suicide. Selon la sagesse de Dumas, il était trop tôt pour établir des corrélations, mais cela laissait néanmoins croire que, pour des raisons inconnues, on avait voulu se débarrasser de Gentile parce que l'histoire de bison faussement identifié menait à une piste gênante pour le gouvernement. Avant d'extrapoler davantage, il valait mieux attendre les explications du ministre de la Sécurité publique que Derome recevait au *Point* après le *Téléjournal*, en

espérant toutefois que ce dernier n'éviterait pas les questions et qu'il désembrouillerait cette histoire nébuleuse, et cela, même si des têtes devaient tomber. Mais on joua de malchance ce soir-là, car de violents orages causèrent des pannes d'électricité à Montréal et dans les environs, le Québec tout entier perdit même le signal de la SRC, retrouvé seulement passé les onze heures alors qu'une émission sportive donnait un compte rendu détaillé des repêchages dans la Ligue nationale de hockey. Faute de mieux, le téléspectateur dut se satisfaire de ce succédané insipide ou, s'il lui en prenait l'envie, de celui moins cérébral de TQS où, bizarrement, il pouvait reconnaître en se secouant le vit Gentile en sueur, le visage grimaçant, au point de jouir sur la poitrine découverte de Kowalski, à moins que ce ne soit dans la même position adoptée par Letorve et Label, cela dit en confondant le vrai et le faux mais, après tout, à ces heures nocturnes, le réel reprend ses droits dans notre boîte crânienne.